

# les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCÉES DE CONSTANTINE



## Mistralyciades à Saint-Raphaël

M comme Marina, comme Méditerranée, et comme Mistral! Non! pas Frédéric, le prix Nobel qui n'écrivait qu'en provençal, mais Sa Majesté lou Mistral, dont les grosses joues éoliennes d'ange Bouffaraou soufflent à décorer les taureaux de Camargue, à ébouriffer les cantatrices chauves (Galéjade! Galéjade? Qui a osé dire galéjade?...) et à affoler tous les mâts et gréements des embarcations de plaisance ancrées dans le port sanraphaélois de Santa Julia.

M aussi comme Malpel, le Jean qui préside l'ALYC, arrivé en détachement précurseur, samedi soir 8 mai, après un long voyage en solitaire, par route, depuis la Seine-et-Marne.

Il ne fut pas tout seul: Jean-Pierre Champetier était là, lui aussi, qui fut son commensal pour souper. Et qui trouvèrent-ils dans la salle de restaurant? Devinez! Sophie et Marcel Adida... et aussi Gabrièle Chéoux et Jacques Furet, si bien qu'à la veille des méridionales Alyciades sudistes de 2004, l'ambiance programmée pour le lendemain midi s'offrit un petit galop d'essai.



## "Flash" le journal lycéen d'il y a 50 ans

Après l'entrée scolaire d'octobre 1954 - il y a, de cela, un demi-siècle - quelques lycéens d'Aumale se mirent en tête de créer un journal. Comme il se doit, les débuts furent modestes: un premier tirage de 200 exemplaires, dont il ne reste, aujourd'hui, hélas! plus aucun spécimen. Titre "Les Fleurs d'Aumale", travailleur fleurant bon un sympathique esprit potache.

La vente ayant bien "donné", l'on vit plus grand: on voulut dépasser le cadre étroit du vieux bahut planté au-dessus de l'abîme, et le titre du "canard" - pour être oecuménique - devint "Flash", ce qui fit alors s'épandre pas mal d'encre et de salive dans les chaumières.

S'écoula l'année scolaire 1954-55, au terme de laquelle fut fait le bilan du travail accompli: il emplît une pleine page - format A 4, comme on ne disait pas encore, à l'époque - du numéro 6, de mai-juin 1955. En voici la teneur, à quelques lignes ou paragraphes près:

Fièvre, nerfs en pelote, vagues de chaleur et vague à l'âme, proximité du bachot, révisions, dernières compositions, calcul de probabilités, supputations des chances (on l'aura, on l'aura pas), terminer le programme, "C'est Untel qui corrige", "On s'en fout, qui vivra verra", "J'ai les foies"... Comment voulez-vous travailler honnêtement dans une telle atmosphère? Dans ces conditions, présenter un numéro double, de 20 pages, semblait une gageure.

Hum! En réalité - pourquoi ne pas l'avouer aujourd'hui - chaque numéro était une folie. Quant à l'idée de "monter un canard", de quels hémisphères cérébraux tarabiscotés avait-elle pu jaillir?

Tout a commencé au début de l'année scolaire. Une poignée de jeunes a décidé: "On monte un canard". Tout autour, on crie "Casse-cou!", mais raison de plus pour continuer: tout le monde sait que les jeunes ont l'esprit de contradiction.

— suite en troisième page —

# Rétro sur nos bahuts

La photographie du bas ne fait aucun doute: il s'agit, à coup sûr, de l'entrée de ce bon vieil et inoubliable lycée Laveran de la rue Nationale.

Sur ce fait, il est inutile d'aller demander une quelconque confirmation aux chères consœurs alycéennes: c'est acquis.

Mais, sur chacune des deux premières, prises au lycée d'Aumale, pointe une interrogation: que sont ces pièces d'architecture rapportées? L'une érigée à l'emplacement des sonores cuisines, que les lycéens ont connues avant la guerre; l'autre ayant pris la place du petit jardin qui - jadis - séparait la grande cour dite "de gymnastique" et riveraine de la rue de France, de celle du "petit lycée"?

De quelle époque datent ces aménagements?

Les deux photographies ont été réalisées par notre ami Claude Grandperrin, lors de son retour aux sources effectué sur le Rocher au cours des années 80.

Merci à qui pourrait nous fournir quelque précision.



## les bahuts du rhumel

### ALYC

- Président Jean Malpel  
505, rue Pipe-Souris  
77350 Le Mée sur Seine  
01 64 37 15 40
  - V. Présidente Janine Sadeler  
160, avenue du 2ème-Spahis  
83110 Senary  
04 94 74 64 66
  - Trésorier Michel Challande  
85, avenue du Pont-Juvénal  
34000 Montpellier  
04 67 99 34 39
  - Secrétaire Bruno Rimbart  
117, rue Saint-Dominique  
75007 Paris  
01 45 51 63 42
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean Benoit  
440, route de Vulmix (A 36)  
73700 Bourg Saint-Maurice  
04 79 07 29 31

# Mistralyc

Je soufflais toujours, dimanche 9, quand, dans le salon d'accueil, de l'hôtel Marina, commença de s'exprimer la joie des premiers venus, heureux de se retrouver en excellente forme.

Un couple se tenait, un peu à l'écart, observant d'un oeil amusé ces embrassades pimentées d'accent sud-méditerranéen... jusqu'à l'arrivée de Françoise et Michel Challande dans les bras desquels ils se précipitèrent illico.

C'était le couple Humbert Bucciero et Nicole née Gelez (soeur, donc, de Gisèle Pradelle et d'Yves Gelez), nouveaux adhérents qui furent rapidement intégrés au reste de la fratrie; ainsi devait-il en être aussi du Dr Jean Adida venu de Paris.

Quant à Andrée et Pierre Orosco, ils arrivèrent en famille, avec fils et belle-fille, ce qui leur valut d'être retrouvés avec une sympathie double.

Une fois tout son monde réuni - et selon la tradition - le Président prit la parole.

D'abord pour adresser une pensée affectueuse à ceux qui avaient exprimé leurs regrets - parfois pour raison de santé - de ne pas être de la fête: Janine et Michel Sadeler, Renée et René Fleck, Pierre Canazzi, Marie Castellano-Vicaire et Simone Clouet que sa descendance avait emmenée en Italie, ce jour-là, pour célébrer son quatre-vingt-troisième anniversaire.

Ensuite, pour saluer très chaleureusement, dans l'assistance:

- Nice en la personne des Adida, Vellard, Lapadu, Bracco - ces derniers venus sans Jacques Bertrand ni son épouse qui ont "remplié" en Afrique pour un équatorial séjour gabonais;

- le Var avec ses Rossi, Champetier, Sibillat, Ghristi et Teuma;

- les Bouches du Rhône et leurs députés Pozzo di Borgo, Clementi, Chevrot, Orosco, Rémond, Cohen, Desfeux, et la triola des "Ouled-Zanett", les inséparables Deidda, Dol et Garnier.

- l'Hérault, représenté par les Challande, Labat et Gatt, que mon collègue le vent de l'Aigoual m'avait amenés jusqu'au delta du Rhône;

- l'Île-de-France, dont j'avais pris en charge les Alessandra, Sallée, Adida, Bucciero, Paolillo, Lapadu, Chéoux et Furet, juste au confluent de la Saône et du Rhône;

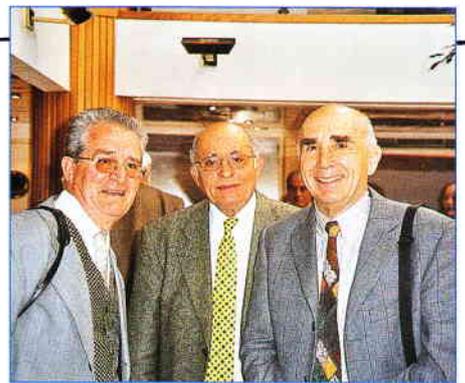
- la Suisse enfin, et sa Josette Fabrycy que je n'avais pas eu à aller cueillir aux rives de son Léman, car elle était tout prosaïquement venue de Toulon dont on sait qu'elle aime boire le soleil.

Tant de propos à prononcer et à entendre donnant quelque peu soif, il fut alors temps de s'adonner à la dégustation d'une ou plusieurs rasades de sangria et de jus de fruits assaisonnés de mélanges salés.

Après quoi, on alla s'installer autour de diverses tables rondes - qui par région de résidence, qui par classe, qui par promotion - pour déguster un menu qui comportait:

- méli-mélo de coquillages en feuilleté, sauce au corail d'oursins;

● suite en dernière page



- Jean Malpel, Gabrielle Chéoux et Jacques Furet parlent-ils du mistral?
- Guy Labat, Jacques Gatt et Paul Clementi épanouies.
- Léa et Claude Bracco-Bertrand, Simone et James Cohen-Farhi, Nelly et Raoul Sockeel-Costes, Jean-Pierre Champetier.
- Madeleine Teuma-Chauve, Jacques Gatt et Jean Adida.
- Liliane Piétri-Dol, Geneviève et Norbert Alessandra.
- Gérard Ghristi lève son verre à la bonne vôtre, et aussi (pourquoi pas?) à celle de l'ALYC.
- Marcel et Paul Chevrot-Pérégo, et Paul Clémenti.
- Jean-Marie Sallée, Mme Sibillat, Mme Desfeux (en avant), Lucien Sibillat, Mme Sallée, Edith Labat (qui dissimule son époux Guy), Georges Desfeux et Yves Rossi.

# Mistralyc

- noix de veau en millefeuille gratinée à la mozzarella, avec jus aux senteurs de Provence;
- assiette de deux fromages sur lit de salade;
- délice fondant au chocolat, orange confite et crème anglaise.

Pour arroser le tout jusqu'au café final, côtes de Provence rouge, et rosé Rouet de l'Estérel.

C'est alors que moi, roi Mistral, j'ai dû me contraindre à rabattre le caquet de mon grand souffle pendant quelques heures, pour écouter - gros curieux que je suis - tout ce qui se racontait de table en table, selon qu'on avait fréquenté - jadis - le lycée Laveran ou le lycée d'Aumale... et parfois les deux.

Ici, des noms d'anciens professeurs circulaient: Molière, Hartz, Aubertie, Senckensein, Fargeix, Martin, Néto, Camboulives, Lentin, et aussi Buffe, Mariaud, Bueno, Fouchereau, Prudhomme, Elghozi, Rouzière, Casana...

Là, Guy Labat racontait son récent voyage au Japon où, jadis, il fut proviseur du lycée français de Tokio... ce qui explique peut-être son absence lors du repas de mars à Paris.

Là encore, on félicitait Geneviève d'avoir su dénicher la "Marina" de cette belle rencontre, ou remerciait Michel, Jean-Pierre et Jean d'avoir si bien organisé cette réunion.

Ailleurs, on parlait tout bonnement de "Là-Bas", ces terroirs où soufflent mes confrères Simoun et Sirocco, de l'autre côté de la Méditerranée, terroirs vers lesquels les coeurs ne peuvent s'empêcher de soupirer...

Là enfin, avec cinq mois d'avance, on évoquait l'assemblée générale d'octobre à Dijon, pour laquelle certains recordmen de l'assiduité s'étaient déjà fait inscrire...

Pour ramener quelque peu l'assistance à l'ambiance des salles de classe de jadis, un président d'honneur prénommé Jo lui proposa d'activer ses méninges pour trouver des explications à une suite de paradoxes dont voici quelques spécimens:

- Pourquoi un angle "obtus" est-il largement ouvert, alors qu'un esprit "obtus" est un esprit fermé?
- Pourquoi un "propre à rien" est-il "capable de tout"?
- Pourquoi quand on veut "avoir de l'argent devant soi" faut-il "en mettre de côté"?

S'il n'y eut pas de réponses, il n'y eut pas, non plus, de mauvaises notes.

Mais moi - roi Mistral - je fus un peu vexé de ne pas savoir à quoi m'en tenir sur la solution de ces énigmes; si bien qu'en représailles, je me remis à souffler, de telle sorte que les convives se trouvèrent privés de la douce béatitude d'aller digérer dehors, au soleil, dans les confortables chaises longues installées autour de la piscine, et qu'ils furent contraints de rester confinés dans le grand salon, un peu comme les lycéens des temps anciens lorsqu'ils étaient cloîtrés au bahut pour une "colle" du jeudi ou une "consigne entière" dominicale...

S.M. le MISTRAL

● Images de Danielle Garnier-Bonnet (que l'on reconnaît ci-contre à droite) et Hugette Paolillo-Mangion.



- Philippe et Colette Orosco, Philippe Lapadu, Françoise Challande, Nicole et Humbert Bucciero, Michel Challande et Josette Fabryc-Bonici avec - au premier plan - Andrée et Pierre Orosco-Barate (on peut tenter de le reconnaître dans la glace)...
- Geneviève Deidda-Antonini, Gérard et Janine Ghristi-Laborde.
- Marcel et Sophie Adida, en compagnie de Louis Teuma.
- Simone et Robert Rémond-Battesti, Jo Pozzo di Borgo, un couple non identifié, Roseline Clementi.
- Janine Ghristi-Laborde, Madeleine Teuma-Chauve et Hugette Paolillo-Mangion.
- Entre Hugette et Jean Paolillo-Mangion, Gabrielle Chéoux; ensuite Jacques Furet, Jean Malpel, Marie-Pierre et Philippe Vellard.

# "Flash" le journal lycéen d'il y a 50 ans

● suite de la première page

Premier numéro, sous le titre "Fleurs d'Aumale". Huit pages. Quand nous arrivons à l'imprimerie avec la copie, nous ne savons même pas ce que sont une linotype ni un composeur.

On nous blague, on nous conseille, on nous encourage. Le numéro sort. Tirage 200 exemplaires. Il est bien accueilli.

Nous avons la bonne idée de ne pas nous griser de ce premier succès: les ennuis ne sont pas encore apparus.

Deuxième numéro. Changement de titre: notre journal est devenu "Flash". Grandes diatribes à ce sujet: on nous prétend vendus à l'Angleterre. Passons!

Cette fois, il faut remplir 12 pages sans pour autant faire du remplissage... Branle-bas de combat, tout le monde s'y met... On y arrive.

Tirage 400 exemplaires. "Flash" est adopté. L'équipe de rédaction commence à respirer, d'autant plus qu'elle a trouvé un carton publicitaire... Au prix où est le beurre, il y a de quoi se payer une Packard!

Troisième numéro. "Flash" continue sur sa lancée. La question financière devient brûlante. On a heureusement trois autres cartons publicitaires, et des adultes osent nous encourager.

Tirage 500 exemplaires. La copie arrive... parfois, mais il faut tirer l'oreille des rédacteurs éventuels. Apparition du premier cliché.

Quatrième numéro, et ça marche, ça marche (air connu)... Cette fois, nous avons quatre clichés sur 12 pages, ce qui n'est déjà pas si mal. Tirage, 600 exemplaires.

Le poète parisien Michel Ragon nous offre un inédit: du sérieux.

C'est dans ce numéro que paraissent les diagnostics qui font hurler ces demoiselles du Coudiat.

Cinquième numéro. Air connu: "ça marche"... mais c'est toujours et encore la politique du numéro-miracle: huit jours avant la mise en page, il n'y a pas dix lignes de texte.

Le numéro sort quand même, on se demande comment. Tirage, 800 exemplaires, et arrivent des lettres de félicitation et... de protestation.

Sixième numéro. Cette fois, c'est le grand Robert Mallet qui nous offre un inédit, avec une interview, car nous avons un correspondant particulier à Paris - ça se corse!

Et toujours la politique du numéro-miracle. Tirage, 800 exemplaires.

Depuis le cinquième numéro, nous nous permettons des fantaisies dans la mise en page, au grand dam de nos techniciens imprimeurs.

Enfin, numéro de mai-juin 1955. Numéro double, présenté sur 20 pages. Nous vous laissons le soin de le juger et de l'apprécier.

Comment avons-nous pu le réaliser? Ne nous le demandez point. Entre deux chapitres de physique, on rédige un article; on le corrige entre le fromage et le dessert; on le tape à la machine en avalant le café, et c'est joué.

Vous savez, maintenant, dans quelles conditions nous avons travaillé. Nous n'avons pas l'intention de nous poser en héros, mais nous sommes tout de même un peu tristes de constater que la participation n'a pas été aussi massive que nous le souhaitons.

Nous aurions bien aimé que tous les lycéens, tous les scolaires travaillent avec nous. Beaucoup - qui auraient pu le faire - se sont dérobés avec de mau-



## Le numéro double de mai juin 1955

vaises excuses: trop de travail (nous en avons autant qu'eux), pas le temps (nous n'en avons pas plus qu'eux), ou bien tout simplement à cause d'une espèce de fausse pudeur, d'un sentiment de supériorité, à cause d'une petite trouille insinuante...

L'année scolaire se termine. Nous allons nous éparpiller un peu partout, mais, dès octobre prochain, notre journal sera de nouveau parmi nous.

Forts de l'expérience acquise, nous espérons faire, de notre journal, un journal indiscuté, dont l'existence sera la preuve et l'expression de la vitalité étudiante à Constantine.

Nous demandons à tous ceux qui quitteront Constantine l'an prochain, de ne pas oublier ce que continueront ceux qui restent sur le Rocher, et d'en apporter la preuve sous une forme qu'ils choisiront.

"Flash" voudrait - et le peut - être un point de contact entre ceux qui demeurent et ceux qui s'en vont, soit en communiquant les nouvelles des uns et des autres, soit - ce qui est mieux - en devenant l'oeuvre de tous les étudiants de Constantine où qu'ils soient, attachés à l'amélioration de ce qui est, aujourd'hui, la révélation d'une promesse; et ce sera, demain, l'affirmation d'une réussite indiscutable.

Un jour viendra où, se rappeler ses années de lycée ou de collège, ce sera penser "Flash".

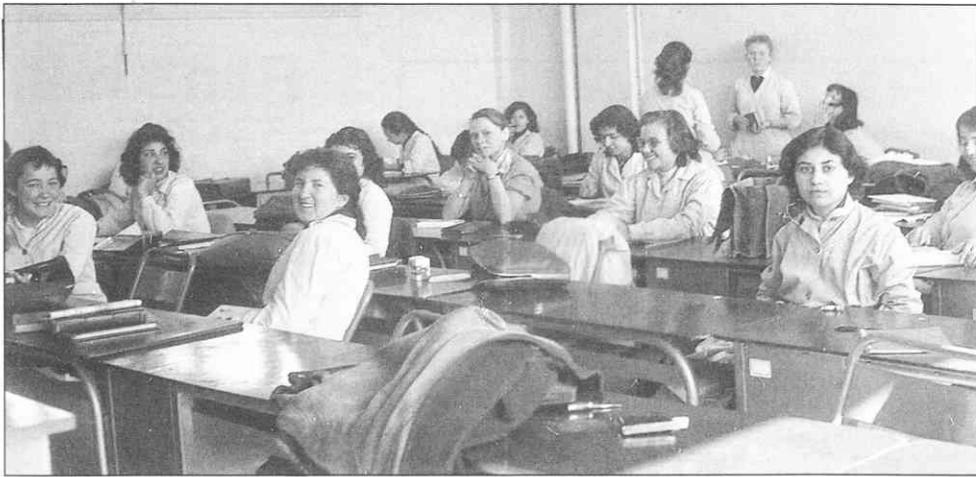
Faisons tous en sorte que ce soit un souvenir formidable.

La REDACTION.

## L'équipe de rédaction

- Jean-Claude HÉBERLÉ. Classe de philo. Se prétend rédacteur en chef. Joue du piano, de l'harmonica, de la batterie, de la mandoline, de la guitare et du paradoxe. Parle latin, grec, anglais, corse, bônois, sabir et argot. A enterré sa vie de garçon.
- Gérard de JURQUET de LA SALLE. Classe de philo. Rédacteur par intermittence. Fonce dans le brouillard, tombe la veste, tape dans le tas. Capable de lire, en un jour, dix romans policiers et une demi-page de Bergson. Timide parfois, j'menfoutiste souvent, rigolard toujours. Célibataire endurci.
- Michèle FERRARI et Michèle RAPHANEL. Classe de 1ère M. Dites "Demichèles". Binôme du journal. Quatre bras, quatre jambes, pas de cervelle. Occasion à enlever, parfait état de neuf. Approvisionnement la Rédaction en cigarettes, cendriers et mégots. Se donnent l'impression de travailler mais n'arrivent pas à la donner aux autres. Incroyable mais vrai: ne se disputent jamais. Voudraient réussir toutes deux ou échouer ensemble... cas de conscience pour un président de jury.
- Pierre FEBVRE. Classe de philo. A une ascendance journalistique (1). Bâti sur un contraste: timide mais gueulard. Rêve d'avoir une conscience professionnelle. A la tête d'un bébé Cadum et l'esprit de Jules Vallès (que n'a-t-il sa plume!).
- Charly CHAUDOREILLE. Classe de sciences expérimentales. Taille 1 m 80 pour 80 kilos. Discours de la méthode incarné. Sceptique a priori, confiant a posteriori. Tempérament froid malgré son nom. Soutient qu'on peut prendre son courage à deux mains et sa plume de l'autre. Propriétés privées, néant: n'a pas de ventre.
- Josette BOHN. Classe de 1ère M. Se servirait volontiers de sa queue de cheval pour pendre ses ennemis. Ne comprend la plaisanterie que si elle ne lui est pas adressée. Genre fleur-bleue avec retour de flamme. Est persuadée que les quatre filles du Docteur marchent. Célibataire sans espoir (voir Courrier du cœur).
- Guy SULTAN. Classe de 1ère. A la peau noire et l'âme blanche. Ne connaît que les auteurs inconnus. Rit de toutes ses dents et de toutes ses astuces. Joue au basket d'une main et rédige son reportage de l'autre. Croit que l'atmosphère est toujours ambiante. Recherche avec constance la solution de continuité.
- Jean-Pierre DESCAMPS. Classe de philo. Athlète complet de la guitare et du crayon. Poursuit ses études, mais ne les a pas encore rattrapées. Aurait besoin d'aller chez le coiffeur. Pince-sans-rire, pince sa guitare, en pince pour son pinceau.

1 - Son père était journaliste à La Dépêche de Constantine



## Le serment du pain d'épices

C'était en mai 1957, au lycée Laveran du Coudiat, au moment de la préparation du baccalauréat, période pendant laquelle les élèves internes de première et de terminale avaient le droit - et le devoir - de se lever bien avant les autres et de se coucher bien après, pour peaufiner leurs révisions.

Pour bien bûcher, on sait qu'il est nécessaire d'accumuler des vitamines. Or, nous manquions notablement de fruits frais dans notre alimentation, lesquels étaient remplacés, au dessert, par du pain d'épices qu'on nous servait presque tous les jours.

Mlle Créhange, l'intendante, pour des raisons dont nous n'avions cure, avait dû en acheter un gros stock qu'il lui fallait écouler très vite avant le départ en vacances, début juin, de internes non candidates au bachelot.

Cet abus de pain d'épices aurait pu se régler "en douceur", par une modeste revendication auprès d'une surveillante, mais le procédé aurait été trop simple, et nous avons donc décidé, en salle d'étude, au milieu des éclats de rire, de faire une grève de la faim, après un vote à mains levées qui fut immortalisé - devant l'objectif - par un glorieux "serment du pain d'épices" digne de celui du Jeu de paume.

Au moment de la mise en rang pour entrer au réfectoire, nous sommes restées assises dans les encoignures des portes-fenêtres ou sur les rares bancs de la cour, à la stupéfaction de nos cadettes, et nous sommes restées là, stoïquement, sans manger, tout le temps qu'a duré le repas.

C'est alors que l'étonnement passa dans notre camp: navrées de nous savoir le ventre

creux, nos "petites" sortirent du réfectoire avec d'innombrables morceaux de pain récoltés, pour nous, à pleins tabliers.

Ce modeste casse-croûte à peine digéré, nous fûmes convoquées - deux par deux - chez la Directrice qui tenta de savoir le nom du "cerveau de l'affaire". Cette directrice, c'était la douce Mlle Carrau, la seule que j'aie connue tout au long de ma scolarité au lycée Laveran, de 1950 à 1957.

Son inquisition fut un échec: nous fûmes unanimes à ne pas dénoncer une quelconque agitatrice, et d'autant plus facilement que le mouvement avait été spontané et qu'il n'y avait pas eu de leader.

Je ne me souviens pas si nous avons été "collées" le dimanche suivant; mon seul souvenir demeure celui d'une bienveillante leçon d'instruction civique, assortie du sage conseil de toujours dialoguer avec un représentant de l'Administration pour faire admettre ses doléances.

Reste à savoir ce qu'eût été notre sort... *Micheline Guiscafré regnante*, dirait le latin.

Résultat certain: de ce jour, le pain d'épices disparut de nos desserts, et nul ne sut jamais ce que devint le reste du stock accumulé par Mlle Créhange.

Marie Jeanne COUGET-RUDMANN.

● Image du haut, de gauche à droite et de haut en bas, dans la salle d'étude des "terminales", Farida Bachtarzi, C. Fehli, Marie-Jeanne Rudmann, Jocelyne Andrieu, Nazia Ammorouayèche, Habiba Boumaza, Monique Topchief, Paule Raucaz, Dominique Pei, Josette Guedj, Eliane Djaoui, Dolly Attali, Geneviève Maury et Jocelyne Gérôla.

● Ci-dessous, unisson de mains joyeusement levées pour accompagner - du geste - le fameux serment du pain d'épices.

## Les internes "libres" du lycée d'Aumale

Mis à part le corps professoral et le personnel d'administration, la "faune" du lycée de garçons de Constantine se décomposait en internes, demi-pensionnaires, externes surveillés et externes libres. Plus un "cinquième... quart" (pourrait-on dire) très modeste d'ailleurs, que constituaient les "internes libres": ceux qui avaient, au sein du bahut, le gîte et le couvert... en famille. Fils de l'intendant du lycée, notre camarade Jacques Bertrand fut de ce nombre, qui nous livre - ci-après - quelques-uns de ses (déjà) bien lointains souvenirs.

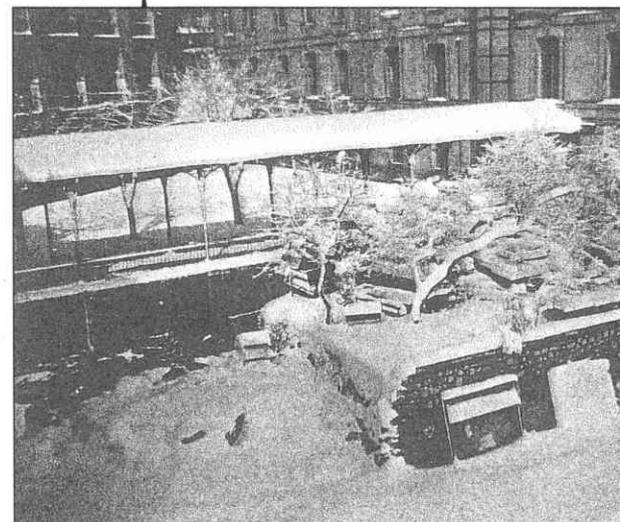
Plusieurs périodes ont marqué mon enfance de "fils de l'Intendant". Comme je n'avais que 15 ans lorsque mon père quitta définitivement le lycée d'Aumale, la période à prendre en considération se situe entre 1949 et 1957, les années antérieures (entre 42 et 46) étant trop anciennes pour m'avoir laissé quelque souvenir.

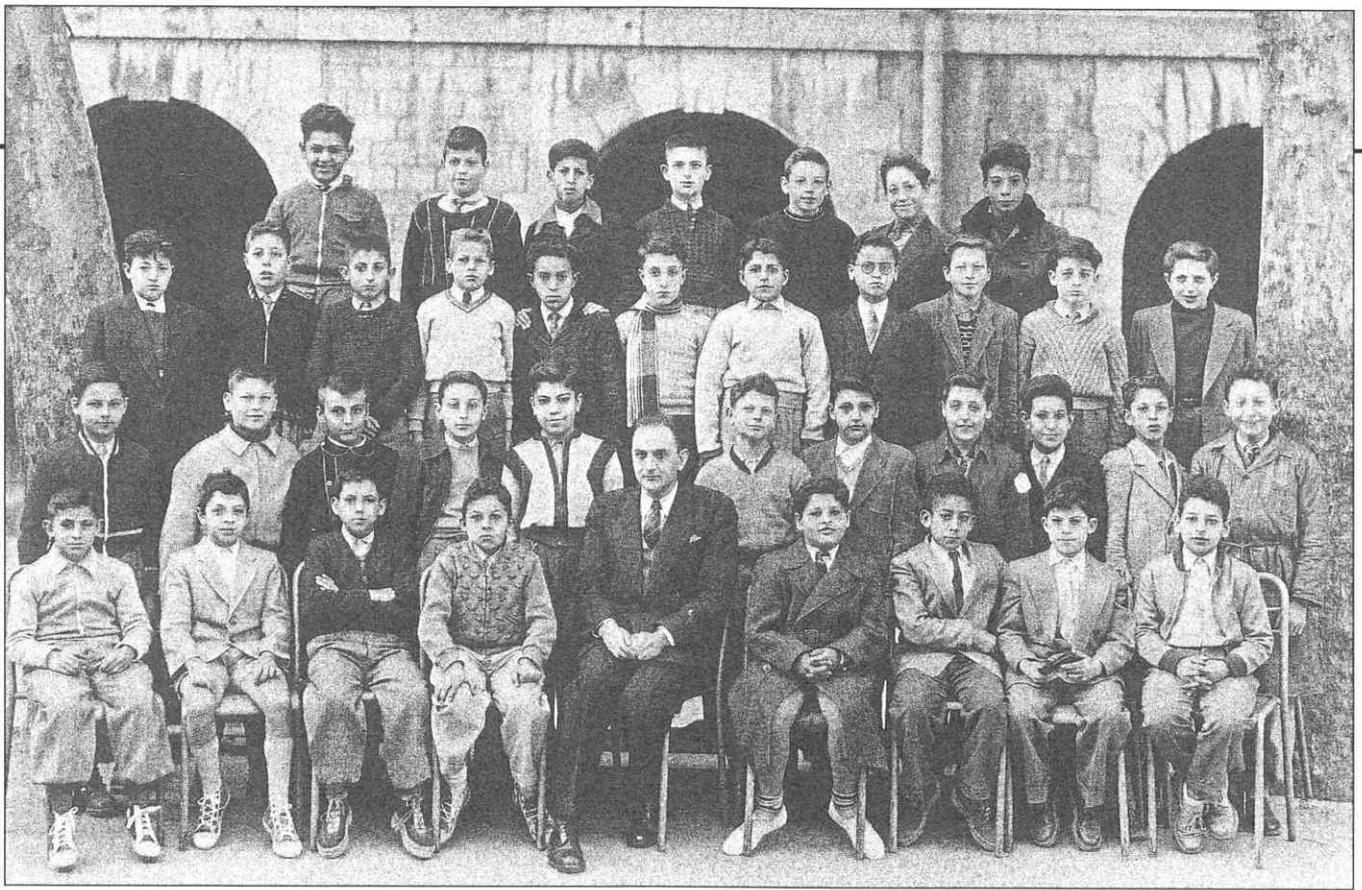
L'originalité de cette cinquième catégorie de la "tétrabahutie" - elle faisait souvent des envieux, parfois des jaloux - je l'ai ressentie surtout en période extra-scolaire, lorsque le lycée, après s'être vidé de ses élèves, nous rendait maîtres des salles de classe, des installations sportives et des autres lieux ordinairement interdits au "vulgum pecus".

Mon binôme (et complice dans cette aventure permanente) a été incontestablement - et, ce, depuis la première heure - Paulette Martin, la cadette des filles du très redouté censeur; plus tard, Marc Daumas, fils du proviseur.

A tous deux, j'ajouterai Michèle Réguillon, fille d'un surveillant général (venue de Madagascar et qui n'accomplit qu'un bref passage parmi nous), ainsi que Jean-Paul Huet, fils du chef cuisinier.

D'autres à peine plus âgés (dont ma soeur Léa et Pierrette Martin - seules





filles scolarisées pendant un temps chez les garçons, sur les mêmes bancs que Gaston Ghenassia alias Enrico Macias - ou Félix Vittori dont le père était concierge) partageaient parfois nos jeux quand ceux-ci n'étaient pas trop puérils.

Quant aux "grands", en l'occurrence mes soeurs Alice et Mireille, ainsi que Renée Martin, ils avaient dépassé le cap de nos facéties.

J'ignore si nous étions une catégorie d'élèves "à part"; comme nous quittons très rarement l'univers du lycée et que nous partagions souvent nos jeux avec les internes, nous nous sentions sans doute plus proches de ces derniers, sans les envier pour autant, tout heureux que nous étions de retrouver nos familles plusieurs fois dans la journée.

Mais une grande amitié m'a lié aussi avec quelques externes dont Franquet, fils d'un pharmacien, Bohn, fils d'un capitaine de la Coloniale, Valle, fils

du Maire, et Papon, fils du Préfet, avec qui j'ai fait des sorties mémorables au lac de Djebel Ouach.

Le plus clair de notre temps, nous cherchions à pénétrer les lieux interdits (combles des bâtiments, souterrains, salles de sport...) en évitant tout importun apte à entraver nos funestes desseins, mais aussi, parfois, aidés par quelques agents compréhensifs.

Lorsque nous étions las de rouler en vélo autour du stade, c'est en patins à roulettes - ou en "carriole" selon l'époque - que nous traversions la galerie du rez-de-chaussée; et nous terminions inmanquablement notre course contre la porte de la salle de physique-chimie, au grand dam du bon professeur Aron qui occupait une importante partie de ses loisirs à étudier ou à faire des expériences dans le laboratoire.

Pendant l'année scolaire, l'inconvénient majeur de notre situation particulière résidait essentiellement dans la facilité que les professeurs et les sur-

veillants avaient de rendre compte à nos familles de tous nos faits et gestes, ainsi que des mauvaises notes récoltées lors des interrogations ou en composition.

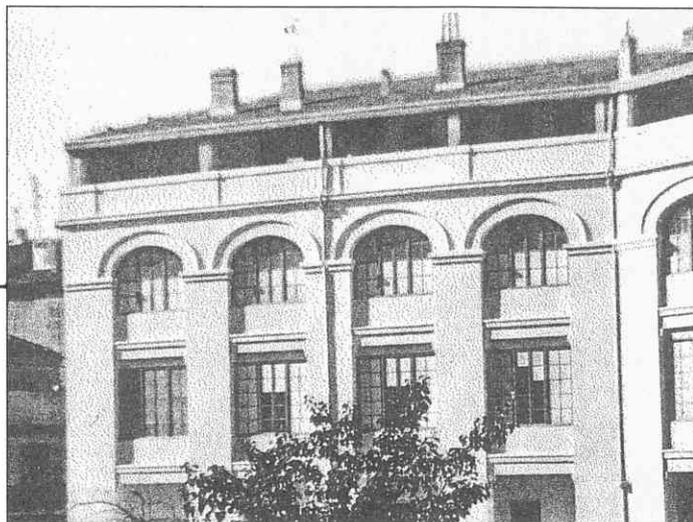
Selon les affinités entre certains professeurs et nos pères, il était plus prudent de briller dans une matière plutôt que dans une autre, sous peine d'être immédiatement dénoncés et châtiés.

En revanche, notre position stratégique permettait aux plus indisciplinés d'entre nous de concocter des actes répréhensibles pouvant créer une diversion profitable à un moment opportun.

J'ai encore en mémoire une plaisanterie qui avait fait son effet immédiatement, nous "privant" de précieuses minutes de cours, et nous dispensant aussi d'une interrogation en latin. Le soir, après qu'une classe eut été désertée par le professeur et ses élèves, il fut aisé de s'y introduire et d'y enfermer un malheureux matou dans le tiroir du bureau magistral...

Inutile de décrire la réaction de la pauvre bête qui venait de séjourner une nuit entière dans ce réduit, lorsque M. Jérusalem, dont la gentillesse était proportionnelle à la carrure - intrigué par des bruits anormaux - eut l'imprudence d'ouvrir le tiroir et de libérer dans la classe l'animal rendu furieux par sa longue incarcération!

Jacques BERTRAND.



En haut - année scolaire 1953-54 - la sixième de Jean Molière, ancien élève du lycée, devenu professeur de français-latin. Jacques Bertrand (3ème à gauche au deuxième rang) ne se souvient plus du nom de ses condisciples, sinon Bohn (4ème, en chandail clair, au 3ème rang). En bas, à gauche, la cour de gymnastique et le petit jardin sous la neige. A droite, l'appartement de l'intendant, à l'extrémité du "petit lycée", au-dessus de la rue de France.

# Frère potache souviens-toi!

Les longues journées de joies et de peines au sein de notre vieux bahut, que j'ai relatées dans les numéros précédents ont émaillé notre adolescence. Elles ont forgé cette affection qui soude tous les potaches cloîtrés dans un environnement froid, un rien car-céral, mais qui nous a permis de pouvoir exhaler - et, plus tard, exalter - les vertus humaines de liberté dont nous savions le prix, d'égalité fondée sur notre vie quotidienne dans la même barque, de fraternité dont nous avions tous besoin, car nous étions éloignés de notre famille pendant quelque 240 jours, épreuve qui couvrait en effet huit mois de l'année, depuis l'invariable rentrée du 1er octobre - avec dix jours de vacances pour Noël et quinze pour Pâques - jusqu'aux trois mois de grandes vacances à partir du 1er juillet.

## Variantes

Cependant, deux jours par semaine, l'emploi du temps ordinaire subissait des variantes: le jeudi et le dimanche.

Le jeudi, on se levait à la même heure, mais, après le petit-déjeuner et par ordre de dortoir, nous nous rendions à la douche, dans un local situé en bordure de la première cour, face aux lavabos.

C'était une pièce bruyante, chargée d'humidité, d'où s'exhalait une odeur de chlore et de javel - du moins mon souvenir olfactif m'incite-t-il à le caractériser ainsi.

À l'entrée, dans une cabine aménagée à cet effet, nous troquions nos vêtements contre un pagne grisâtre dont nous étions censés envelopper notre corps. Dans un brouhaha joyeux, nous passions sous une douche chaude, voire très chaude, et l'atmosphère se chargeait peu à peu d'effluves savonneux au parfum prononcé d'huile d'olive.

Au sortir des douches, trois directions pouvaient être prises:

- celle de la salle d'initiation musicale, pour râcler un violon, chatouiller les touches d'un piano ou sucer l'anche d'une clarinette;

- celle de la salle d'instruction religieuse, pour marcher sur les pas de Moïse ou de Paul de Tarse;

- celle, plus prosaïque, de l'étude, où s'opérait un plongeon dans les manuels scientifiques ou philosophiques, voire dans les oeuvres de grands classiques...

Le jeudi après-midi, lui, était consacré à la promenade. Elle avait pour

objectif, soit la Fontaine du Garde soit celle du Curé. Il s'agissait de deux espaces situés à environ deux kilomètres du bahut, dans la forêt de pins qui bordait la voie de chemin de fer en direction de Biskra.

Pendant ce temps, les heureux titulaires des équipes de football, de basket ou de natation de l'USL (traduisez Union Sportive Lycéenne) se dépensaient au stade Turpin, au stade municipal, au Chalet des Pins ou à la piscine de Sidi M'Cid... jusqu'à 17 heures, temps où sportifs et promoteurs se retrouvaient au bercail pour engloutir le quart de pain et la barre de chocolat réglementaires.

Après quoi, étude jusqu'à 20 heures!

Le dimanche, dès 8 heures, ceux qui avaient un correspondant - et qui n'étaient pas punis - se présentaient au parloir, où ils attendaient qu'on vienne les chercher.

Ce passage obligatoire par le parloir s'accompagnait d'une inspection très détaillée du "trois-pièces" - veste, pantalon, gilet - de l'uniforme en drap bleu-marine et de la casquette brodée d'un écusson à palmes d'or qui dominait une visière en cuir bouilli noir et rigide.

Gare à celui qui serait surpris, rue Caraman ou ailleurs, sans sa casquette, ou qui avait commis le sacrilège d'en casser la visière en V renversé! Le malheureux était sûr de devoir reporter son flirt éventuel, de quinze jours au moins!

L'obligation de sortie accompagnée



ne s'appliquait pas aux pensionnaires parvenus en classe de première, de philosophie ou de mathématiques; il leur fallait pourtant une autorisation des parents pour bénéficier de cette dispense.

Tous ceux qui franchissaient l'enceinte du lycée ne pouvaient le faire qu'après signature du correspondant - ou de "l'affranchi" lui-même - sur un registre des sorties qui serait complété, le soir, par la mention de l'heure de rentrée, une rentrée toujours accompagnée, bien sûr.

Pour les internes sans correspondant (il en existait, qui demeuraient au bahut sans espoir de sortie) et pour les punis, le rituel du jeudi se renouvelait le dimanche, sauf que tout le monde était astreint à la promenade par deux à travers la ville.

Parfois, la Providence faisait que le cortège croisait, en chemin, celui... des lycéennes; est-il nécessaire de préciser que c'était là une occasion - souvent rêvée - de "faire des touches", expression d'origine incontrôlée, car jamais ces "touches" ne s'accompagnaient du moindre contact épidermique.

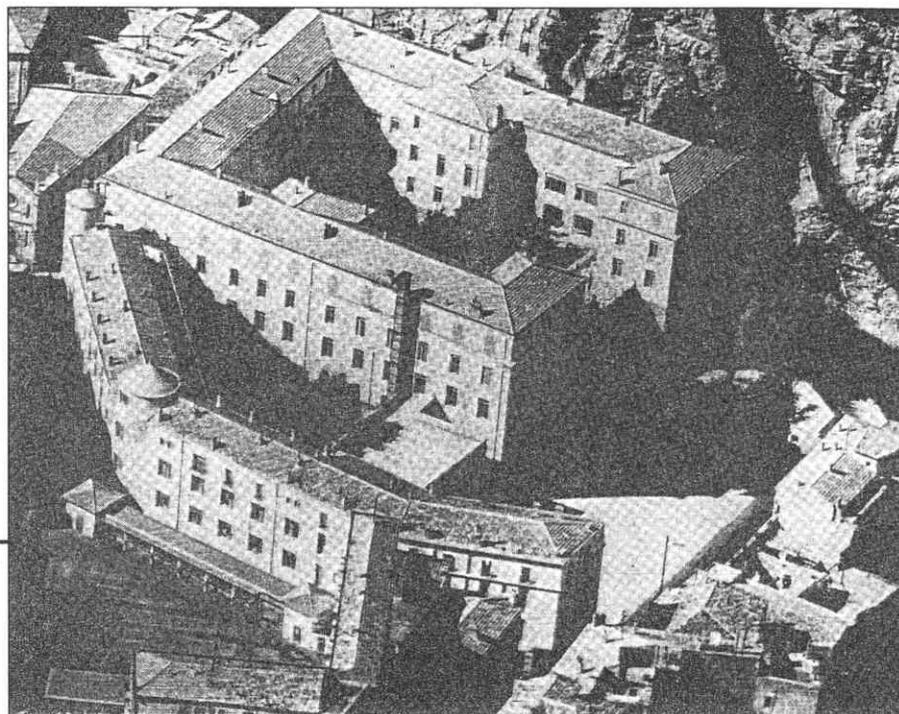
À 17 heures, goûter et étude, dans l'attente du retour des camarades revenant de leur sortie. Tous arboraient, à ce moment, une mine pour le moins déconfitée, portant sur leurs épaules le poids du Monde.

Ceux qui n'avaient pu bénéficier d'une évasion comprenaient fort bien leur désarroi: une chose est d'espérer, une autre d'abandonner ce qu'on a possédé un instant.

Dans l'étude, à cette heure-là, le silence n'était pas encore de rigueur, et c'est alors que s'échangeaient maintes confidences, ou les réponses aux lettres confiées, le matin, aux sortants.

Qu'elles étaient moroses - tous s'en souviennent, j'en suis certain - ces rentrées du dimanche! J'en conserve, pour ma part, un sentiment nostalgique, toujours teinté d'un rien de tristesse...

Jo POZZO DI BORGIO.



à suivre

- Ci-contre, l'univers de nos camarades potaches quelque 240 jours par an...
- Ci-dessus et de gauche à droite, en uniforme de sortie (avec ou sans la casquette réglementaire), Guy Oberdorff, René Meyère et Alexis Pozzo di Borgo.